

Avec le 1^{er} Commando Franco Vietnamien (suite)

Par le Colonel (ER) LETANOUX Roger (décembre 2004)

J'ai appris en octobre dernier par une correspondance du Président ROUBY que l'Association des Anciens de la Gendarmerie en Indochine "Ile de Ben Tré et Hoa Binh" se proposait de publier un article du Colonel MOREAU, consacré au Commando Vietnamien N°1 de Ben Tré.

Etonnement de ma part, cet officier alors lieutenant n'avait-il pas été très grièvement blessé à la tête de cette unité et au cours de ma longue carrière en Gendarmerie aucun écho le concernant ne m'était parvenu. M'étant alors adressé au bureau du personnel officier de la Gendarmerie, intermédiaire oblige, j'ai eu la surprise d'entendre début décembre au téléphone la voix du Colonel MOREAU, aussi ému que moi à l'évocation d'une période lointaine, d'une région très particulière et de compagnons d'armes communs.

Autre surprise, le Colonel MOREAU m'annonçait sa toute prochaine venue à Rennes et la possibilité d'une rencontre à l'Ecole Supérieure d'Application de Transmissions (E.S.A.T.) à Cesson Sévigné, ville toute proche. Cette rencontre a eu lieu, le livre souvenir d'Indochine «*Avec le 1^{er} Commando Franco Vietnamien*» m'a été remis et j'ai pensé qu'il méritait un prolongement.

Erwann Bergot a décrit dans son livre «*Gendarmes au Combat*» la création du commando en Janvier 1948, indiqué son encadrement, l'origine de ses partisans et ses premiers combats. Il relate aussi la dernière action du Lieutenant XERI, son fondateur grièvement blessé le 24 Mars 1948. Mais l'auteur va trop loin dans son récit et s'égarer.

Ainsi indique-t-il qu'en Avril 1949 « les cadres de la 3^{ème} Légion rapatriés ont transmis le flambeau aux volontaires du Groupe d'Escadron Cochinchinois de la 2^{ème} Légion ». Or, en Janvier et Février une 1^{ère} relève de l'encadrement du commando avait été effectuée et elle comprenait, outre moi-même, les gendarmes BOUCHET venant d'Agadir (Maroc), BOE et MOCRETTE venant de métropole.

Le Lieutenant MOREAU, dans son ouvrage, note également les nombreuses approximations de Bergot, mais décrit parfaitement l'ambiance du moment dans le secteur de Ben Tré, les terrains habituels du commando (rizières, cocoteraies, mangroves ...), l'armement, le style de l'unité ainsi que son activité habituelle.

Il souligne aussi combien le commando était une grande famille étroitement soudée, d'un officier, six gendarmes et d'une centaine de partisans.

Sous son commandement, le commando s'est aguerri et a tenu avec brio le rôle qui lui était attribué : être l'unité d'intervention efficace et immédiate à la disposition du Commandant de secteur. Mais le commando a poursuivi son chemin et cela jusqu'en Août 1950, date à laquelle le commandement du secteur de Ben Tré a été remis au Colonel LEROY.

C'est cette période, Janvier 1949-Août 1950, que j'essaierai de décrire. J'en ai la possibilité car j'ai servi au commando comme sous-officier de Janvier 1949 à Avril 1950, mais aussi et surtout le devoir de relater les actions d'éclat de cette unité et de ses hommes, et de préciser comment mes compagnons, les gendarmes BOUCHET et DOUX sont tombés glorieusement. Ce récit, plus de cinquante années après la période considérée, fera surtout appel à ma mémoire, tout en étant jalonné de dates précises et d'évènements vécus.

Je suis arrivé à Ben Tré le 29 Janvier 1949 et le lendemain, sans explication, ai été désigné à l'encadrement du commando par le Colonel DAIBIGNEY, commandant la 3^{ème} L.M.G.R. Comme le Lieutenant MOREAU, j'arrivais d'Algérie, de la 10^{ème} Légion de Garde Républicaine et plus précisément de l'Escadron de Bône. L'annonce de ma désignation pour l'Indochine, au retour d'une permission en métropole en Octobre 1948, m'avait surpris car jusque-là, les gradés et gendarmes servant en Algérie étaient exemptés de départ T.O.E.

Je ne possédais pas une bien solide formation militaire : je n'avais pas effectué de service militaire et n'avais suivi qu'un stage préparatoire de 3 mois à l'E.P.G. de Pamiers. Par la suite, à l'Escadron de Plessis Robinson, ma 1^{ère} affectation – la garde des prisons ou des ministères parisiens – ne l'avait guère enrichie.

En Algérie, par contre, à l'Escadron de Batna une formation toute théorique et personnelle m'avait permis d'obtenir le brevet de Chef de Peloton blindé et cela m'avait valu ma nomination au grade de Maréchal des Logis Chef en Mars 1948 et une mutation de Batna à Bône.

J'étais marié et depuis très peu de temps, ma fiancée Janette et moi en avions décidé ainsi à l'annonce de mon départ. Le mariage avait eu lieu le 17 Novembre 1948 ; mariage retardé par une obligation alors en vigueur, l'autorisation nécessaire du Chef de Corps, subordonnée au résultat de l'enquête de moralité sur la future épouse.

Comme tout le monde, j'avais connu le séjour à Charenton, le camp de Ste Marthe et l'embarquement à Marseille. Puis un voyage somme toute agréable sur le paquebot Athos II, voyage de trente jours qui m'avait permis de «décanter un peu» et de connaître deux futurs excellents camarades J.P.JACQUEMIN et A.DEREPPE, devant être affectés comme moi à la 3^{ème} Légion de Marche de la Garde Républicaine, secteur de Ben Tré.

Enfin et pour nous mettre dans l'ambiance, nous avons subi l'accueil du Lieutenant LABREGERE, chef de notre escorte, du bac Mytho à Ben Tré : des rafales intermittentes de mitrailleuses 12,7 de part et d'autre de la route en direction du voisinage.

Au commando, je fais tout de suite connaissance avec l'Adjudant BROUEIL, les gendarmes FURBEYRE, JAYET et OUSTRIC, tout heureux de voir arriver du sang neuf. L'unité est en totalité à Ben Tré et occupe ses trois cantonnements. En l'absence d'officier le commando est commandé par l'Adjudant BROUEIL que je suis appelé à remplacer. On me loge dans le bâtiment principal du cantonnement central, dans le magasin à munitions heureusement éclairé d'une fenêtre.

Pendant un mois ou plus, et jusqu'à l'arrivée d'un officier, je participe à quelques missions, des liaisons surtout vers des postes isolés à bord de L.C.V.P. ou L.C.M. de la Marine Nationale et je fais l'objet d'une observation attentive voire défiante des partisans. C'est au cours de ces liaisons que je ferai connaissance avec le M.D.L.C. BELET, commandant le poste de Hua Loc, comme moi breton et qui sera peu après mortellement blessé lors d'une sortie.

J'ai connu l'Adjudant BROUEIL toujours courageux mais vraiment las et c'est avec beaucoup de satisfaction que nous avons salué fin février 1949 l'arrivée du Lieutenant PERRIER, jeune cavalier, puis des gendarmes BOUCHET, MOCRETTE et BOE. Seuls les gendarmes OUSTRIC et JAYET demeureront quelques mois avec nous, relevés alors par les gendarmes DOUX et CHEAUCHEFOIN.

Peu à peu le commando sera réorganisé et mieux armé. Les partisans d'origine cambodgienne, plus solides que les Annamites prendront le pas sur ces derniers et l'unité comptera assez rapidement trois groupes de Cambodgiens pour un groupe d'Annamites, soit une centaine d'hommes. L'armement demeurera léger : fusil pour les partisans, P.M. pour les gradés, 1 F.M. par groupe, quelques fusils lance-grenades et un mortier de 50. Il fut toutefois unifié : fusils anglais et F.M. BREN tirant la même munition, mitraillettes STEN substituées au P.M. MASS. Pour ma part, je reçus en dotation la mitraillette THOMSON récupérée aux V.M. lors de l'embuscade relatée par le Lieutenant MOREAU. Nous restions pauvres en moyens de liaison radio, pas de liaisons internes et un seul poste pour les liaisons extérieures : un poste anglais plutôt lourd, alimenté par batteries, deux éléments distincts portés chacun par deux partisans à l'aide de bambous.

Le Lieutenant PERRIER s'imposera immédiatement et tout naturellement. Il s'immiscera peu dans la vie interne de l'unité au cantonnement, faisant confiance à ses gendarmes. Mais par contre sur le terrain il sera le chef dans le vrai sens du terme, un chef éclairé, décidé, imperturbable et d'une exceptionnelle bravoure.

Sous son impulsion, le commando reprendra rapidement toute sa place dans le dispositif militaire du secteur alors en pleine transformation. D'avril à mai 1949, les escadrons de la 2^{ème} Légion de Marche de la Garde Républicaine et plus précisément le Groupe d'Escadron Cochinchinois (G.E.C.) assurent la relève des unités de la 3^{ème} Légion appelées au Tonkin. Réorganisé, le secteur de Ben Tré sous les ordres du Chef d'Escadron LACROIX comprend alors 5 quartiers :

- le quartier de Soc Say à l'ouest de l'île, débordant sur l'île de Minh voisine
- le quartier de Ben Tré au centre
- le quartier de Mylong voisin
- le quartier de Giom Trom plus au sud est
- et enfin le quartier de Mocay sur l'île de Minh.

Rapidement, bénéficiant du travail fait par ses prédécesseurs, le G.E.C. réalisa en matière de pacification de réels progrès.

- ainsi sur l'île de Ben Tré, les liaisons routières de jour entre les quartiers peuvent s'effectuer sans escorte, de même que la liaison Ben Tré – Mytho

- dans l'île de Minh voisine, par contre, tout était à faire. Dans ce nouveau dispositif, le commando, toujours seule unité d'intervention du secteur, poursuit ses habituelles missions :

- interventions immédiates au profit d'unités renforts occasionnels des quartiers - raids orientés en zone V.M
- liaisons avec les postes isolés dans l'île de Minh particulièrement, le tout avec ou sans l'aide des bâtiments (LCM - LCVP) de la Marine Nationale basés à Ben Tré sous les ordres de l'Enseigne de Vaisseau BOVIS.

S'ajoutaient à toutes ces missions la participation à des opérations combinées, dans l'île de Minh particulièrement, conduites par l'E.M. de la zone sud. Comme le Lieutenant MOREAU l'a décrit, nous apprécions alors l'excellent esprit et l'amabilité des marins, principalement ceux du navire Paul Gofny. C'est au cours d'une de ces opérations que nous côtoierons le commando Monfort ou Joubert, unité trop sûre d'elle et qui, malgré nos mises en garde, essuya de graves pertes à proximité de TANPHU.

Le commando, outre les trois "affaires" majeures que je relaterai plus loin, fut souvent appelé à intervenir au profit d'unités du quartier de Mocay, soit pour l'implantation de nouveaux postes, soit en renfort, en particulier après l'attaque du poste ouest où périrent 5 gendarmes, ou encore à Carmon aux côtés d'un bataillon de tirailleurs marocains pour dégager le camarade DEREPEPE et ses hommes cernés et assaillis dans leur poste pendant trois jours. Il devait aussi venir en aide, près de Giom-Trom, aux partisans rescapés d'une unité supplétive commandée par le gendarme MOSCARDINI, trahi et tué à l'intérieur de son poste.

Il était également présent pour toutes les liaisons nécessairement fluviales avec Mocay et Carmon aux côtés des marins. Il ouvrait à pied en de nombreux points la voie de part et d'autre du rach sous la protection des canons et mitrailleuses des L.C.M et L.C.V.P. Plusieurs embuscades furent ainsi déjouées et c'est au cours de l'une d'elles qu'un bâtiment sauta sur une mine éprouvant des pertes.

Enfin, il effectuera des raids et des reconnaissances en zone Viet Minh dans des endroits bordant le Mé Kong, à partir d'un point de débarquement. La surprise alors était de son côté. Alertée par tam-tam, toute la population fuyait et nous trouvions des villages totalement abandonnés. On nous harcelait de loin, sans vraiment chercher à accrocher.

Le commando et ses hommes en noir étaient connus et craints. Nos partisans étaient alors souvent des pillards. Mais pourquoi, relativement mal payés et presque tous chargés de famille, n'auraient-ils pas prélevé en zone Viet volailles, cochons ou fruits pour améliorer leur sort ?

- **L'embuscade de Cai-Mit (22 Mai 1949)**

Ce jour-là, le commando embarqué à bord du L.C.M. de la Marine a reçu pour mission de protéger l'implantation d'un poste sur l'île de Ben Tré, en zone Viet, au confluent d'un rachi et du Ham Luong, affluent majeur du Mékong.

Au point de débarquement, partout la rizière sauf vers le sud est où une cocoteraie peu large, 200 mètres environ, parallèle au fleuve, s'étend sur une longue distance. Les mesures de protections immédiates sont rapidement prises puis, pour plus de sûreté, le Lieutenant PERRIER décide de ratisser la cocoteraie. Il adopte une progression en « râteau » : la section LETANOUX-JAYET en colonne sur le sentier longeant la cocoteraie côté rizière, le groupe annamite de MOCRETTE en ligne dans la cocoteraie, le groupe BOUCHER-OUSTRIC en réserve.

La progression se fait sans problème, JAYET et ses partisans en tête, suivis sous mes ordres du reste de la section. La coordination avec le groupe MOCRETTE n'est cependant pas parfaite, la cocoteraie mal entretenue et particulièrement touffue entrave sa marche et il traîne.

Soudain, sur nos arrières, des coups de feu éclatent, puis une vraie fusillade : MOCRETTE vient de lever des Viets. Que faire ? Entrer dans la cocoteraie, c'est s'exposer au feu de nos camarades. JAYET, lui, n'hésite pas : un arroyo vers l'avant est tout proche. Il y précipite son groupe, met son F.M. en batterie et m'invite à le rejoindre, mais déjà mes Cambodgiens se sont embusqués.

La fusillade peu à peu s'essouffle puis brusquement cesse. JAYET et moi entrevoyons des ombres fuyantes dans la cocoteraie, tout de suite prises pour cible, et bientôt débouchent devant nous, à deux cents mètres environ, une horde de rebelles. Elle court dans la rizière et semble paniquée. Nos F.M. en batterie les accompagnent, mais apparemment sans beaucoup d'effet. « Il faut qu'ils soient morts, me dit JAYET, pour ne plus courir ».

Pourquoi une telle panique ? Une explication partielle bientôt arrive : la découverte d'un F.M. 24-29 enrayé dans un emplacement de combat à proximité immédiate du sentier que JAYET et moi venions d'emprunter et destiné à le battre ; arme abandonnée par ses servants et pourtant munie d'une longue ficelle comme moyen éventuel de récupération. S'ajoutent à cela l'intervention rapide du groupe BOUCHER et la bonne réaction de notre section : pousser vers l'avant et non se figer. Vingt-cinq rebelles seront retrouvés morts et en plus du F.M. un fusil et des munitions seront récupérés. Beaucoup de Viets devaient être sans armes à feu, prêts à « exploiter ». Le F.M. 24-29 s'avèrera être une arme perdue le 7 Mai 1948 dans une embuscade particulièrement meurtrière (9 gradés et gendarmes tués) par un escadron de la 3^{ème} L.G.R.M. à Huong Diem, proche de Giom-Trom.

Cette affaire fut non seulement matériellement positive mais scella aussi la confiance des partisans envers leur nouvel encadrement et réciproquement. Resta cependant une interrogation : les Viets, sans aucun doute, nous attendaient. Comment avaient-ils été prévenus

- **Un combat en rizière-25 Août 1949 à AP-RACH-ROP**

La mousson était arrivée, mais les rizières non replantées n'étaient encore que partiellement recouvertes d'eau. Nous sommes alors à la disposition du Commandant du quartier de Giom-Trom, le Lieutenant RABUTEAU (si mes souvenirs sont bons). Ce jour-là nous devons explorer une zone non contrôlée à l'est de Giom-Trom .

Débarqués par camions en fin de matinée, face à la rizière, vaste étendue bordée dans le lointain de paludiers et mangrove à notre droite, et de cocoteraies en face ; sur notre gauche des éléments du quartier nous couvrent. Nous avançons en direction de la cocoteraie, en ligne sur un front de plus de 400 mètres, un groupe en réserve, et légèrement en retrait. Avec l'équipe P.C., radio et mortier.

Tout alla bien longtemps et la progression, quoique lente, était satisfaisante, quand soudain les Viets se dévoilèrent sur notre droite : armes automatiques et individuelles, tirs alignant le groupe P.C. et blessant assez grièvement le gendarme BOE et un partisan.

Aussitôt nous formons une espèce de carré de 200 mètres de côté environ, le nez dans la rizière et surtout à quatre pattes dans les étroits fossés longeant les diguettes. Nous entrevoyons les Viets et les arrosions avec nos F.M. ils se déplaçaient sans cesse, provoquant là un troupeau de buffles qui ventre à terre traversa notre dispositif et tout à côté des tentatives de débordement qu'il nous fallait contrer. Aussi, bien que fixant un de leurs éléments, dus-je venir en aide au groupe BOUCHET menacé d'être contourné. Nous n'étions guère à plus de cent mètres les uns des autres.

Combien de temps dura ce tête à tête ? Donner l'assaut compte tenu du terrain et des positions n'était possible ni pour les uns ni pour les autres. On y songeait pourtant. Le Lieutenant PERRIER décida toutefois d'utiliser l'artillerie de Giom-Trom.

Oh! un seul canon 25 Pounder servi par des gendarmes et pré-réglé sur des cibles précises. Il fallait donc avoir confiance et se montrer très prudent. Les premiers obus tombèrent à environ 500 mètres du lieu du combat, puis peu à peu les tirs se rapprochèrent pour atteindre les positions viets nous faisant face côté ouest, au point de nous arroser de projections boueuses.

Le décrochage des Viets ne se fit pas attendre et fut à la fois rapide et discret. Il faisait presque nuit. Après une rapide visite des lieux, escortant les blessés, nous fumes recueillis par nos camarades du quartier. L'alerte avait été chaude mais grâce

à nos gendarmes artilleurs nous nous en étions bien tirés. 4 blessés seulement. Le lendemain, retournant sur place, nous constaterons qu'un réseau de canaux existait derrière les positions viets et l'utilisation fort probable de sampans avait permis leur déplacement et leur décrochage.

Un combat en rizière était une première pour le commando. Et pour l'anecdote j'ajouterai que, ayant perdu une chaussure au cours de l'accrochage, je l'avais retrouvée le lendemain sur les lieux mêmes de ce dernier.

- **La mort au combat du M.D.L.Chef BOUCHET et du gendarme DOUX à AP PHONG THUOM le 19 Janvier 1950**

Ce jour-là nous participons à une opération de ratissage et fouille d'une zone large et profonde, constituée principalement de cocoteraies et parcourue par de nombreux arroyos. Dirigée par l'E.M. du secteur, elle engageait des éléments du quartier de Mylong, une compagnie de tirailleurs marocains et le commando, d'une part, et des unités dites catholiques du Colonel LEROY (U.M.D.C) de l'île de Binh-Daï, d'autre part, celles-ci ayant pour mission de boucler et en direction desquelles nous devons marcher.

Mises en place par camions, tôt, les unités précitées, tirailleurs et commando en ligne, entamèrent leur progression, mais bientôt un feu nourri se fit entendre, indiquant un accrochage sérieux côté tirailleurs. Une partie du commando se porta aussitôt en renfort de ces derniers, ébrillés et mal en point. Des armes abandonnées sur le terrain furent récupérées et remises à l'encadrement.

Après cette première alerte, la progression reprit et une pause fut marquée vers midi, à proximité de quelques paillotes et en cocoteraie, en bordure d'une étroite rizière. Gardés, mais sans doute insuffisamment, nous restâmes ainsi plus d'une heure ; puis par radio l'ordre de reprendre la progression fut donné. BOUCHET et moi étions à l'avant du dispositif, DOUX sur la gauche, CHAUCHEFOIN, BOE et le Lieutenant au centre, en retrait. Nous ne fîmes pas 100 mètres et tout de suite nous fûmes pris sous un feu violent d'armes diverses et de jets de grenades. BOUCHET, à mes côtés, mitrailleuse au poing, debout, soudain tombe. Il est touché au coeur et apparemment sans vie. La fusillade continue et le Lieutenant, nouveau commandant d'unité, ne sait trop que faire et pourtant il faut manœuvrer.

Je décide alors de rejoindre DOUX et de déborder, ce que ce dernier, aidé de CHAUCHEFOIN, a d'ailleurs déjà entrepris, mais en cours de route les partisans me disent que le Chef DOUX est mort. Il a été, comme BOUCHET, touché debout, d'une balle en plein cœur, alors qu'il conduisait son groupe. Vite, les Viets avaient compris et engagé un très rapide retrait.

Voilà comment sont morts en héros nos deux camarades. Seuls au cours de cet accrochage ils ont été mortellement touchés, tandis que trois partisans seulement seront blessés par éclats de grenades.

Une question déjà soulevée par le Lieutenant MOREAU demeurera : parmi les Viets, n'y avait-il pas un tireur d'élite européen ou japonais ?

EPILOGUE

Le commando sera dissout en Août 1950, date de remise du secteur de Ben Tré au Colonel LEROY et à ses unités. Il aura été à la peine mais aussi à l'honneur : deux Lieutenants de Gendarmerie, les Lieutenants XERI et MOREAU l'auront créé, organisé, aguerri et tous deux, à sa tête, auront été gravement blessés au combat. A leur côté, l'Adjudant BROUEIL, les Gendarmes FURBEYRE, JAYET, RECEVEUR, OUSTRIC constitueront la première équipe de sous-officiers, endeuillée par la mort du Gendarme RECEVEUR.

Puis, sous le commandement particulièrement éclairé et efficace du Lieutenant PERRIER, une autre équipe se constitua, aussi solide que la précédente : l'Adjudant LETANOUX, le M.D.L.Ch. BOUCHET, les Gendarmes MOCRETTE, DOUX, BOEI CHAUCHEFOIN furent des meneurs d'hommes et cités plusieurs fois. Ils firent l'admiration des unités du Groupe d'Escadron Conchinchinois et de leurs chefs. Le tribut, hélas, fut lourd : 2 tués, 1 blessé grave.

Gloire enfin aux partisans annamites et cambodgiens qui servirent toujours avec honneur et fidélité. Beaucoup tombèrent à nos côtés et aucun ne déserta. Solides sur le terrain, ils surent aussi afficher leur tenue et leur discipline au cours de nombreuses prises d'armes, particulièrement à Saïgon, lors du retour de l'Empereur BAO DAI, mais aussi à Ben Tré en 1949 lors de la visite du Haut-Commissaire PIGNON et des inspections des Généraux DE LATOUR et CARPENTIER.

Le Lieutenant PERRIER, rapatriable, nous quitta en Octobre 1949 et fut remplacé par le Lieutenant DUBEDA, officier d'infanterie. Ce dernier très vite fatigué, fut remplacé dès décembre par un autre Lieutenant d'infanterie dont j'ai oublié le nom, qui venait directement de métropole et qui commanda l'unité jusqu'à sa dissolution en Août 1950.

Après le coup dur de Janvier 1950, et malgré l'arrivée du Gendarme LARDENOIS et du Sergent RICHARD, sous-officier d'infanterie, le moral au commando n'était pas au beau fixe. Il s'acquittait toutefois de toutes ses missions habituelles.

Las et peu écouté du commandant d'unité, je décidais de demander ma relève au Commandant de secteur, le Chef d'Escadron LACROIX. Elle me fut accordée et je quittais le commando le 4 Avril 1950 pour un emploi plus sédentaire,

Je repris alors mes trois galons de M.D.L.Chef, abandonnant ma barrette d'Adjudant car en Juin 1949, le Chef d'Escadron LACROIX m'avait nommé à ce grade, mais à titre fictif. Je devais toutefois le retrouver assez rapidement puisque je fus inscrit au tableau d'avancement de la 2^{ème} L.M.G.R. avant mon rapatriement en Janvier 1951.